

MARIE
La Flamme
★★
Nouvelle-France

Avertissement

Pour faire revivre le destin hors du commun des Européens qui s'installèrent dans la vallée du Saint-Laurent au XVII^e siècle, cette œuvre emprunte leur langage, leur regard, leurs craintes et, dans bien des cas, leurs préjugés à l'égard des Premiers Peuples qu'ils furent amenés à côtoyer. Dans cette trilogie, l'écriture romanesque permet d'imaginer une diversité de points de vue, sans pour autant refléter ceux de l'autrice.

COUVERTURE :

Photo : © Drunaa / Trevillion Images

Conception graphique : Mélodie Landry

INTÉRIEUR :

Mise en pages : Michel Fleury

© Flammarion Québec, 2024

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-172-3

ISBN (PDF) : 978-2-89811-173-0

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-174-7

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024

Imprimé au Canada

flammarionquebec.com

CHRISTINE BROUILLET

MARIE

La Flamme



Nouvelle-France

Chapitre premier

– Enfin! s'exclama Marie LaFlamme en entendant que les passagers allaient changer d'embarcation.

– Oui! C'est que nous arrivons!

– Je n'en serai pas marrie! Adieu l'*Alouette*!

Marie regardait le vaisseau sur lequel elle avait embarqué à Dieppe et qu'elle quittait maintenant car le capitaine Dufour ne voulait pas poursuivre sa route avec le grand hunier déchiré et la voie d'eau qu'on avait décelée la veille dans la coque. Un calfatin avait montré du courage en se jetant à l'eau pour tenter de colmater la brèche, mais le capitaine avait maintenu sa décision d'ancrer l'*Alouette* à l'île. Les passagers avaient à peine eu le temps de se dégourdir les jambes. Certains s'en étaient plaints; la nourrice Émeline Blanchard, qui se préparait à allaiter Noémie, ronchonnait :

– Je n'aurai pas le temps de nourrir Noémie! Et ce n'est pas à bord que j'aurai la place. C'est net; ils vont nous serrer encore plus que la morue qui vient des Terres-Neuves! Je n'aurai même plus besoin de les presser pour que mon lait coule! dit-elle en désignant ses seins.

– Baille ton tétin de suite, Émeline, dit Marie LaFlamme, tu as en masse le temps avant qu'on reparte. Ma fille a faim! Elle crie si fort!

– Par chance que j'aie assez pour deux, car ton ogresse n'en laisserait pas une goutte à mon gars! Regarde-la! On croirait qu'elle n'a rien eu depuis deux jours alors qu'il ne faisait même pas clair quand tu me l'as amenée ce matin.

– Je sais, soupira Marie, et le jour vient seulement de se lever!

– On nous a pourtant bien dit qu’il gelait à pierre fendre en Nouvelle-France! a murmuré René Blanchard en s’épongeant le front à l’aide de sa manche.

Il se tenait derrière son épouse et Marie songea qu’ils formaient un couple étonnant : René était long, sec, maigre, avec des sourcils aussi noirs que du bois brûlé, alors qu’Émeline n’était que rondeurs et pâleurs, ses cheveux, ses yeux étaient clairs, son teint laiteux, ses joues, son menton arrondis. L’homme et la femme partageaient cependant le même courage ; comme la plupart des immigrants, ils n’avaient pas hésité à quitter la France. Pourquoi y rester et crever de faim quand on leur affirmait qu’ils mangeraient de la viande plus d’une fois par semaine à Québec? Il faudrait travailler dur, ils le savaient, mais ils se tuaient déjà à la tâche à Dieppe. Il y avait le froid? Ils s’y habitueraient. Il y avait les Sauvages? Ils avaient connu la soldatesque dans leur village natal.

– Je me suis jeté à l’eau tantôt, dit René Blanchard, et ma chemise est déjà sèche.

Il regarda le soleil comme une menace. L’astre lui paraissait plus brillant qu’en Normandie. Il lui semblait qu’il jetait ses feux avec plus d’autorité, plus d’ampleur, plus de majesté. Il se détachait si précisément dans l’azur que René Blanchard craignit un instant qu’il ne s’éloigne définitivement de la voûte céleste et ne lui tombe sur la tête. Il plissa les yeux, balaya l’air du revers de la main ; voilà qu’il avait maintenant des hallucinations. C’était à cause de la chaleur. Et du voyage. Et de la faim aussi. Avait-il bien fait de quitter le Perche pour ce pays du bout du monde? S’il revoyait ses cousins qui étaient allés aux Indes, il pourrait leur dire qu’il s’était rendu bien plus loin. À condition de finir par accoster! Le capitaine répétait depuis des jours qu’on allait bientôt arriver ; le forgeron n’y croyait plus. Et sa femme Émeline non plus.

– Après les chaloupes, je me demande bien sur quelle barque on va nous faire grimper! On va finir sur un radeau!

– Mais non, intervint Victor Le Morhier. C’est la dernière étape. On sera à l’Habitation ce soir.

Victor Le Morhier tentait de calmer les esprits, comme toujours. René Blanchard regarda ce jeune homme blond et regretta qu'il ne s'installe pas en Nouvelle-France. Durant le trajet de mer, il avait eu le temps d'apprécier la sagesse de Victor le Nantais, qui était pourtant bien jeune pour être si pondéré. Il soupira :

– Quand je pense que dans quelques semaines tu vas refaire tout ce trajet de mer dans l'autre sens, je te plains, mon gars ! Je te plains ! Il faudrait me payer plus que mon voyage d'avance pour que je me rembarque.

– Tu es un trente-six mois, dit Victor, t'as pas à t'en faire, tu vas rester ici un bout de temps.

– À moins que les Sauvages mangent les engagés ! gloussa l'aide-cuisinier du bord.

Malgré la charge qui l'accablait, il parvenait à sourire : il ne descendrait pas à terre, lui, il resterait sur l'*Alouette*, même quand le vaisseau atteindrait Québec après les réparations. Il redoutait trop d'être scalpé ou dévoré tout cru !

Michel Dupuis, le maçon, protesta vivement.

– On ne sera pas mangés ! On gagnera des fortunes avec les castors !

– On n'en a pas vu un seul, fit l'aide-cuisinier. Même pas le bout d'une queue !

– Ils ont peur que tu les fasses frire à ta manière et que tu nous empoisonnes !

Un éclat de rire secoua le petit groupe : chacun avait des plaintes à formuler sur la nourriture qu'on lui avait servie lors de la traversée. Un peu plus et ils auraient tous chiqué du tabac, comme les marins les plus âgés, afin de s'engourdir le palais et ne plus goûter la soupe au lard rance ou les biscuits à la moisissure.

– On ne te pleurera pas ! dit René Blanchard. Aussitôt à terre, je vais engloutir tout... Tout ce dont j'ai rêvé ! Un vrai ragoût ! Avec de vraies racines et un vrai bout de gras !

– Du pain !

– Du vin !

– De l'eau... De l'eau fraîche! dit simplement Victor Le Morhier.

– Tu es certain que tu vas te rembarquer? demanda René Blanchard.

– Il le faut, dit Victor en tournant la tête, incapable de soutenir le regard d'Émeline; celle-ci lui avait encore parlé la veille, tentant de le convaincre de rester à Québec et d'épouser Marie.

– La pauvre fille est veuve avec un enfant. Elle t'aime bien, puisqu'elle t'a choisi comme parrain. Alors? Pourquoi est-ce que tu branles pour te déclarer? Quand elle va toucher le sol, il y en aura des dizaines qui demanderont sa main! Pourquoi retourner en France? Me dis pas qu'une femme t'attend là-bas, je ne te croirai pas; j'ai bien vu comme tu regardes Marie.

– Tu ne peux pas comprendre, Émeline.

– C'est ça! Dis que je suis aussi bête que ces oies dont on a tant rêvé à bord!

Victor Le Morhier avait doucement secoué la tête, sans s'expliquer davantage. Qu'aurait-il pu raconter à Émeline Blanchard? Que Marie n'était pas la veuve de Simon Perrot comme elle l'avait laissé entendre? Qu'au contraire elle était toujours amoureuse du soldat? Qu'il savait qu'elle lui en reparlerait quand il repartirait pour la France? Cruellement aveugle, elle lui demanderait de lui envoyer des nouvelles de son Simon, sans voir à quel point il était épris d'elle, sans deviner qu'à chaque fois qu'elle prononçait le nom de Simon, elle le torturait aussi sûrement que si elle lui enfonçait une aiguille dans le cœur. Quelle malheureuse comparaison! Qu'aurait dit Marie s'il lui avait rappelé si maladroitement les tortures endurées par sa mère condamnée pour sorcellerie? On n'avait pas planté qu'une aiguille dans la chair d'Anne LaFlamme. On en avait enfoncé des dizaines. Et des stylets. Et des piquettes.

« Ma douleur n'est pas comparable, songeait Victor, et pourtant j'aimerais mieux souffrir dans mon corps plutôt que d'entendre Marie m'exposer encore une fois que Simon Perrot est innocent, qu'il a tué l'apothicaire en service commandé

et qu'il devait avoir de bonnes raisons d'arrêter l'orfèvre Guy Chahinian.»

– Victor? Tu ne m'écoutes pas! avait dit Émeline. Reste parmi nous!

– Non, je dois rentrer à Dieppe. Et d'abord, c'est mon métier: je ne suis pas paysan mais marin!

– Et mon René? Il était forgeron dans le Perche, mais j'ai appris durant le trajet qu'il n'y a pas plus de douze chevaux dans tout le pays! Il fera autre chose. Il sera maçon ou charpentier. Il apprendra. Toi aussi.

– Mais Marie ne veut pas de moi. Je le sais.

Émeline avait fait une moue.

– Si ce n'est pas elle, ça sera une autre...

– Oh, non! s'était écrié Victor.

– Tu vois! avait triomphé Émeline. J'ai raison; elle t'a enchanté!

Incapable de nier plus longtemps, Victor avait dit qu'il comptait bien revenir en Nouvelle-France.

– Il sera peut-être trop tard!

Victor avait haussé les épaules, mais au matin, quand René Blanchard l'avait interrogé sur sa destinée, il avait eu une formidable envie de prendre son maigre bagage, de le jeter dans une chaloupe et d'aller se proposer comme engagé. Son nouveau maître pourrait peut-être rembourser le capitaine de la perte d'un homme?

Il attendait seulement que Marie lui dise de rester. D'un mot, d'un signe de tête ou d'un sourire.

Mais non, c'est à Noémie qu'elle réservait les regards tendres et les mots doux, et Victor avait raffermi sa voix pour balayer tout doute:

– Non, je retournerai bientôt à Dieppe ou à La Rochelle. Mais j'aurai le temps de voir le pays avec vous! Voilà les chaloupes! Allons-y! Il faut profiter de la marée basse!

Il y eut des cris, des rires, plaisir et appréhension mêlés: tous voulaient monter, mais aucun ne pouvait s'empêcher d'évaluer la solidité des embarcations; chacun mesurait

l'étendue du fleuve, le comparait à la Loire, à la Seine, à la Garonne ou à la Saône et s'inquiétait des remous et des passages.

Marie, elle, pensait moins au chenail qu'au monstre extraordinaire qu'elle avait aperçu quelques nuits plus tôt, avant qu'ils ne quittent l'anse de Tadoussac. Marie arpentait le pont, évitant les corps endormis, berçant Noémie pour lui faire oublier sa soif, quand elle avait croisé le capitaine Dufour. Il regardait une île immense, sans végétation, qui se rapprochait rapidement du vaisseau. Marie allait crier lorsque cette terre étrangement lisse et plate s'était soudainement enfoncée sous ses yeux ! Le capitaine avait juste eu le temps de bâillonner Marie, qui aurait hurlé.

Elle s'était calmée très vite toutefois et le capitaine, qui lui connaissait une grande maîtrise, lui avait expliqué que le monstre marin qui refaisait surface à quatre ou cinq toises du navire n'attaquerait pas. Il n'y avait aucun péril, mais elle devait se garder d'en parler sous peine de déclencher un grand tumulte.

– Tous nos gens sont déjà affamés et épuisés... pas la peine qu'ils soient aussi terrorisés. J'ai déjà vu cette bête, elle rôde autour de l'*Alouette* depuis trois jours. Il paraît qu'elle a déjà escorté le *Taureau* jusqu'à la grande île. Elle fait pareil cette nuit. Tu ne diras rien.

Marie avait secoué la tête en signe d'assentiment, à la fois apeurée et ravie : elle était fière de la confiance du capitaine Dufour, mais encore bien davantage d'avoir vu le monstre. Elle serait discrète sur sa présence, non parce qu'on le lui avait ordonné, mais parce qu'elle ne pouvait se retenir d'envier la bête. Elle aurait voulu partager avec elle les secrets de la mer. Marie pensait à Pierre LaFlamme ; son père n'avait jamais vu une telle créature, sinon il la lui aurait contée. Il avait entendu parler des pieuvres géantes et des sirènes, mais il n'avait pas mentionné ce long galet sombre. Qu'elle aurait aimé lui dire tout ce qu'elle découvrait depuis qu'elle avait quitté Dieppe ! Et comme elle le comprenait d'avoir toujours aimé naviguer. L'océan l'enchan-

taït ; le fracas des vagues contre la coque, leur chuchotement après le grain comme si elles échangeaient des confidences avant de se fondre à l'horizon en emportant des milliers de prismes étincelants dans l'empire des tritons, les bouderies des embruns, les crachats de la houle balayés par ces grands vents qui gorgeaient les voiles de leur puissance, toutes les voiles, de la civadière au perroquet de fougue. Et cette excitation joyeuse qui lui faisait battre le cœur quand le vaisseau filait plus vite, encore plus vite, dévorant la mer, l'immensité, l'éternité.

Ce ne seraient pas les massives chaloupes qui lui procureraient de semblables sensations ! Elles traîneraient, très certainement, étireraient interminablement la dernière partie du périple. Pourtant, malgré son agacement à l'idée d'emprunter ces barques ventruës, Marie fut la première à y grimper. Tenant Noémie bien serrée contre elle, elle dédaigna la main qu'un marin lui tendait pour sauter en souplesse sur un des bancs de la chaloupe, qui tangua longuement.

– Il faut toujours que tu fasses à ta convenance ! grommela Victor. Et si tu avais laissé tomber ma filleule ?

– Il faut toujours que tu me chicanes, fit Marie en imitant Victor. Et si tu avais plus confiance en moi ? N'oublie pas que j'aime Noémie, moi aussi. C'est ma fille !

« Elle le clame vingt fois par jour », songea Victor ; Marie voulait-elle se persuader qu'elle aimait cette enfant qu'elle avait mise au monde ? N'avait-elle pas présumé de ses sentiments ? À la mort de Julie LaFlandres, sur l'*Alouette*, Marie, bouleversée, avait déclaré qu'elle soignerait Noémie comme si c'était sa propre fille, mais elle n'avait pas beaucoup réfléchi aux conséquences de cette adoption. Heureusement que la marraine, sœur Sainte-Blandine, s'installait au pays en même temps qu'elles car Victor se serait senti encore plus coupable de repartir pour la France sans être sûr que Marie saurait s'occuper de sa filleule. Mais lui-même ? Protégeait-il l'enfant parce qu'il avait succombé à son charme ou parce que Noémie était le nouveau lien qui l'unissait à Marie ? S'il s'informait maintes fois de la santé de la petite, c'était par

sollicitude, certes, mais aussi pour plaire à la mère et s'en rapprocher sans avoir de prétextes à inventer.

– Prends-la, si tu crains que je ne la casse, pouffa de rire Marie, qui lui mit le poupon dans les bras.

Victor rougit et rendit aussitôt l'enfant.

– Mais je ne sais pas! Je ne voulais pas dire que...

– Tassez-vous, l'interrompit Michel Dupuis, laissez-nous passer! Nous devons tenir à douze par barque!

– On n'y arrivera jamais! gémit Émeline Blanchard. Où est passé René? Ah! Te voilà! Tiens, prends Jean-Jean et Paul, que je m'assoie au fond.

Il fallut plus d'une heure pour que tous les voyageurs et les membres de l'équipage qui se rendaient à Québec soient prêts à partir, mais les hommes empoignèrent enfin les rames et les chaloupes s'avancèrent l'une derrière l'autre, à égale distance, sur le Saint-Laurent heureusement étale.

Malgré la fatigue, on souquait ferme, animé par une hâte grandissante: les hommes ne sentaient pas le bois grossier accrocher leurs paumes, les coups de coude des plus maladroits et les lourdeurs au creux des reins. Ils n'entendaient pas les femmes qui chantaient pour leur donner du courage, et qu'elles faussaient épouvantablement, trop énervées pour songer à l'unisson. Ils ne goûtaient plus, alors qu'ils en avaient été si réjouis la veille, l'insipidité de l'eau qui éclaboussait leur visage, humectait leurs lèvres gercées. Ils étaient oublieux de leur puanteur, indifférents à la pureté de l'air alors qu'ils avaient tant redouté la prolifération des miasmes. Et quand l'aumônier déclara qu'on réciterait des *Ave Maria* jusqu'à l'arrivée, ils les ânonnèrent sans une pensée pour la Vierge qui les avait protégés durant le trajet de mer: ils ne voyaient même plus le fleuve devant eux.

Ils ne voyaient que la ville. Québec. Enfin.

Tous les hommes et les femmes qui s'étaient engagés à vivre au moins trente-six mois en Nouvelle-France soupirèrent de soulagement. Certains se frottèrent les yeux, se pincèrent le gras de l'avant-bras pour s'assurer qu'ils n'avaient pas la berlué; ils avaient vu, après être restés plus d'une semaine sans avancer

d'un nœud, des îles luxuriantes aux rives invitantes, des cités antiques à l'aspect richissime, apparaître devant eux pour s'évanouir aussitôt. Mais ce 15 juillet 1663, après plus de deux mois de navigation, une ultime déception aurait été trop atroce et la ville qui se dessinait plus nettement à chaque coup de rame n'était pas un mirage.

– J'aperçois le fort Saint-Louis! cria Antoine Souci, le cordonnier.

– Où?

– Là! Droit devant toi!

– Ça? Un fort? s'esclaffa René Blanchard. À Angers, il était vingt fois plus gros.

– Et tous ces gens qui se pressent sur la rive, fit Émeline avec une note d'appréhension dans la voix, ils nous attendent?

Antoine Souci, qui avait déjà vécu à Québec, était fier de montrer ses connaissances. Il expliqua que l'arrivée d'un bateau était une véritable fête pour les habitants de la ville.

– Il n'y a pas tant de distractions à Québec. Ils seront bien contents de nous voir! Vous pariez?

– Oh, toi, Antoine, tu ne penses qu'à jouer! dit Michel Dupuis qui avait perdu une livre la veille à une partie de dés.

– Dis-nous plutôt ce qu'est cette palissade? demanda aussitôt Victor qui craignait que les deux hommes ne se chicanent encore au sujet du jeu.

– C'est le fort des Hurons.

Il y eut un grand silence. On entendit un tintement, puis son écho. L'aumônier se signa, imité de suite par tous les voyageurs.

– C'est la cloche du monastère de nos bons Jésuites. Récitons maintenant le *Pater noster*.

Alors que tous baissaient la tête malgré une furieuse envie de contempler la ville, Marie crut entendre sœur Sainte-Blandine, qui était assise à ses côtés, marmonner que ce n'était pas le carillon des Jésuites qu'on avait ouï mais celui des Ursulines. Marie eut peine à retenir un fou rire: sœur Sainte-Blandine pouvait bien lui faire reproche de son orgueil, elle

n'en manquait pas non plus! Et cela plaisait assez à Marie: au début de la traversée, elle avait haï de toutes ses forces cette religieuse qui prétendait obtenir sa soumission, mais elle avait dû reconnaître rapidement que la nonne possédait certaines qualités: elle était courageuse, endurante, prompte à se décider et curieuse. Et bien qu'elle ne l'eût avoué pour rien au monde, Marie comprenait pourquoi sœur Sainte-Blandine avait dû faire preuve d'autorité envers elle: il fallait qu'elle montre son pouvoir aux sœurs qui étaient sous sa responsabilité. Que Marie choisisse sœur Sainte-Blandine pour être la marraine de Noémie avait amorcé leur réconciliation. L'intérêt manifesté par la religieuse pour les connaissances médicales de la jeune femme l'avait consolidée et leurs rapports, sous des apparences réservées, étaient presque chaleureux.

Quand Marie avait deviné que sœur Sainte-Blandine combattait sa morgue parce que c'était ce travers qui l'inquiétait le plus à son propre sujet, elle avait eu envie de la taquiner. Puis de la plaindre: la pauvre nonne, qui avait fait vœu d'humilité, devrait s'efforcer d'étouffer son orgueil. Marie, elle, n'était pas obligée à la modestie, bien que ce fût ce qu'on attendait d'elle, comme de toutes les femmes de son époque.

*

* *

L'homme hésita, mais finit par se résoudre à brûler la mèche de cheveux de Madeleine Faucher. C'était trop dangereux de la conserver. Pourtant, depuis deux mois, personne ne l'avait soupçonné.

L'homme ferma les yeux, se souvint. Cela n'avait pas été aussi aisé qu'il ne l'avait imaginé. Il s'était approché de Madeleine Faucher alors qu'elle étendait du linge à sécher. Il l'avait prise par-derrière, la serrant au cou avec une lanière de cuir, et l'avait forcée à s'agenouiller. Il croyait qu'elle allait se débattre mais tout ce qu'elle répétait, c'était « Ne me tuez pas ». Il avait relevé ses jupes; les cuisses étaient un peu maigres. Il

avait été surpris, il la voyait plus ronde. Elle avait eu un sursaut de révolte quand elle avait senti sa jambe entre les siennes. Elle avait tenté de se dégager en lui donnant des coups de pied. En voulant éviter ses coups, il avait relâché la lanière; la femme s'était retournée. Elle n'avait pas eu le temps de crier qu'il l'avait assommée. Il l'avait pénétrée aussitôt, avait joui trop vite, puis s'était écarté d'elle. Il devait la tuer.

Il avait sorti son vieux couteau. Elle était revenue de son évanouissement quand elle avait vu briller la lame. Il l'avait poignardée à plusieurs reprises, puis il avait entrepris de la scalper. Il avait entortillé sa chevelure autour de son poignet, tendu la tête de la femme et lui avait entaillé le front. Il s'y était mal pris au début, en s'efforçant d'enfoncer la lame dans le crâne. Il fallait plutôt la glisser sous la chevelure et décoller lentement celle-ci.

Il avait très chaud quand il avait terminé son ouvrage. Chaud et un peu mal au cœur; mais avait-il le choix? Il avait eu raison de tuer la femme.

Il pensait maintenant à la blonde Suzanne Dion.

Chapitre 2

Marie fut la première à relever la tête pour contempler l'«Habitation», comme on nommait encore Québec, même si mère Marie de l'Incarnation parlait maintenant d'une «ville» dans ses plus récentes missives. Parce qu'on venait d'en discuter, elle vit d'abord les clochers, les compta machinalement, un, deux, trois, quatre, puis s'étonna de l'escarpement qui coupait la cité en une partie haute et une partie basse reliées toutefois par un chemin qui lui sembla très raide : il se trouverait sûrement quelques personnes pour le dévaler et se casser une jambe qu'elle saurait si bien rabouter qu'on vanterait rapidement ses mérites. Marie regarda sœur Sainte-Blandine à la dérobée comme si elle craignait que sa compagne n'ait deviné cette mesquinerie, mais l'autre était toute à sa dévotion. Marie LaFlamme soupira : elle ne souhaitait pas vraiment que ses futurs compatriotes se rompent les membres. Elle voulait simplement être assurée d'un emploi qui lui permettrait de subsister ainsi que Noémie. Elle avait tu ses appréhensions devant Victor, mais ce qu'elle avait entendu au cours du trajet de mer la laissait perplexe : on prétendait que les femmes se mariaient dès qu'elles mettaient le pied en Nouvelle-France, qu'elles venaient exprès pour ça, sauf les religieuses et quelques séculières. Les autres fondaient une famille et il n'était pas rare de compter dix, douze et même quinze enfants par foyer. Si c'était la vérité, Marie se félicitait du travail qu'elle aurait en tant que sage-femme, mais se jurait bien de n'épouser personne. Elle ne le pouvait pas. Et le voulait encore moins. Émeline, à qui elle s'en était ouverte, lui avait opposé qu'une femme ne devait pas rester longtemps seule dans ce pays.

– Qu'est-ce que tu feras ?

– Je soignerai ! Comme je l’ai fait sur l’*Alouette*.

– Il faudra d’abord qu’on t’agrée comme matrone. Tu n’as pas été engagée ! À qui vas-tu proposer tes services ? Tu ne penses pas t’asseoir sur la place publique et attendre qu’on vienne te quérir quand un homme se blesse ou qu’il faut délivrer une femme ?

– Je n’ai pas été engagée, tu le dis toi-même ! Alors je n’ai pas de recruteur à rembourser ! J’ai donné assez pour ce voyage !

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

Marie rougit mais réussit à prendre un ton excédé pour se plaindre du coût élevé du transport.

– J’ai déboursé comme vous tous, enfin, comme Michel Dupuis ou Antoine Souci ou même Horace Bontemps, pardon, Le Duc.

Émeline sourit en même temps que Marie ; après quinze jours de mer, les futurs colons avaient surnommé le maître tailleur Le Duc et se moquaient gentiment de ses manières affectées.

– Qu’il singe les barons ou les princes ne change rien au fait qu’il trouvera à s’occuper dès qu’on sera arrivés. Même si une des sœurs m’a dit qu’un tailleur ne touche pas plus de soixante-dix livres à ses débuts. J’espère que mon homme va gagner à côté... Car notre maître ne nous donnera pas davantage pour nos trois années. Et la paie de la première année rembourse tout juste le coût du trajet de mer.

– Moi, je n’ai personne à rembourser ! Et j’escompte amasser du bien avec mes dons et mes potions ! Il doit y avoir beaucoup d’ouvrage avec les guerres contre les Indiens ; je sais recoudre les plaies mieux que quiconque !

– Si tu t’installes à l’Hôtel-Dieu, oui.

– Mais je ne suis pas une nonne pour rester enfermée entre quatre murs, se récria Marie.

– Mais tu es une femme ! Une femme ne peut pas vivre seule. Sans famille. Sans homme. Tu verras...

– C’est tout vu ! crâna Marie.

Mais maintenant qu’elle pouvait compter les maisons qui s’avançaient sur la grève, les comparer à celles, nettement moins nombreuses mais plus cossues, qui dominaient la falaise, maintenant qu’elle cherchait vainement à apercevoir le château

Saint-Louis où résidait, paraît-il, ce Gouverneur qu'elle se promettait d'aller voir, maintenant que la foule des habitants venus accueillir les voyageurs grossissait devant elle, Marie serrait plus fortement sa fille contre son cœur afin de se donner du courage.

– Enfin! dit simplement sœur Sainte-Blandine. Dieu soit loué!

– Où est l'Hôtel-Dieu?

– On ne peut pas le voir; il est sis à la haute-ville, à votre droite, derrière la palissade du collège des Jésuites et la chapelle Champlain.

– Et le château Saint-Louis?

– Parlez plutôt d'un fort. C'est ce qu'Antoine Souci a montré tantôt.

– Mais ce n'est pas un château! Tout juste un... À Paris, j'ai vu le palais du Louvre. Et le Palais-Royal. Et sur la route d'Orléans, j'ai...

– Je croyais que vous étiez venue de Nantes à Dieppe par la mer, dit lentement la religieuse.

Marie secoua la tête avec aplomb.

– Oui, mais je suis allée à Paris quand j'étais plus jeune.

– Vous avez donc vu aussi le Palais-Cardinal?

– Certes...

– Cessez donc de mentir, dit sœur Sainte-Blandine d'un ton mi-amusé, mi-fâché; puis elle se mordit les lèvres: elle devrait confesser cette joie bien puérole et peu chrétienne d'avoir piégé Marie.

– Mais je ne mens pas! nia la jeune Nantaise.

– Le Palais-Cardinal est l'ancien Palais-Royal.

Marie rougit, furieuse d'avoir été prise en défaut, se souvenant à l'instant que Guy Chahinian lui avait naguère expliqué qu'on parlait du Palais-Cardinal du vivant de Richelieu et du Palais-Royal ensuite. Elle pointa le doigt, désignant une sorte de palissade qui formait un triangle entre les deux parties de la ville.

– Et cette palissade?

– Ne changez pas de propos, Marie. Souci en a parlé, je l'ai entendu aussi bien que vous. Écoutez-moi! Vous vous enfermez un jour dans vos affirmations et ce sera peut-être grave.

Vous feriez mieux de me dire toute la vérité ou de parler à notre confesseur. Je ne suis pas sotte au point de croire que vous vous êtes embarquée sur l'*Alouette* par amour de la mer, même si vous pourriez en montrer à bien des matelots. Que fuyez-vous ?

Marie soupira, puis finit par dire qu'elle avait promis de garder le silence et ne pouvait rompre ce pacte. Elle ne dit pas que c'était avec elle qu'elle avait fait ce pacte. Son air buté impatienta sœur Sainte-Blandine qui répéta qu'elle avait prévenu Marie.

– Si vous...

– Cessons cela, voulez-vous ! Ce jour n'est pas à la discorde ! Dites-moi plutôt où je trouverai le Gouverneur !

– Le Gouverneur ? Le gouverneur Davaugour ?

Ignorant le nom de celui qui présidait aux destinées de la Nouvelle-France et se méfiant d'une nouvelle ruse de la religieuse, Marie répondit qu'elle voulait simplement exposer son cas au responsable de la colonie.

– Vous savez tout aussi bien que moi que je ne suis pas engagée, ni pupille du Roi. Mais que je peux faire des merveilles avec ça, dit Marie en agitant ses doigts. Je n'ai pas envie de servir des bourgeois ou de repasser des linges fins, même pour l'autel de votre chapelle, alors qu'il y a des malades à sauver. Et des épidémies à éviter. Nous avons échappé au pire lors de notre trajet de mer, mais j'ai su que Pierre Boucher avait eu moins de chance l'an dernier.

Parti de France avec cent hommes, Boucher, qui s'était fait exceptionnellement recruteur, avait perdu trente-cinq de ses hommes en mer et avait eu la charge des survivants longtemps après leur arrivée, car personne ne voulait engager ceux qui avaient côtoyé les défunts pestiférés.

Sœur Sainte-Blandine lui fit signe de se taire :

– Prenez garde à ce que vous dites ! D'ici à ce qu'on croie que nous apportons la mort noire ! Nous n'avons perdu personne en mer !

– C'est faux. Et vous le savez aussi bien que moi. Vous ne dormiez pas la nuit où on a confié à la mer le corps d'un des timoniers. Vous avez dit la prière des morts avec l'aumônier.

– Comment avez-vous...

– Le chirurgien m'avait demandé mon idée sur le pauvre gars. Flux de sang, puis fièvre. Je l'aurais sauvé avec de l'herbe de Saint-Guillaume, mais j'avais déjà distribué toutes mes réserves depuis longtemps. C'est un prodige qu'il n'y ait pas eu davantage de décès.

– Oui, c'était la volonté divine, murmura l'Ursuline. C'est la première fois que je fais un trajet de mer où le scorbut fait si peu de victimes. Il y aura toutefois plusieurs malades à accueillir à l'Hôtel-Dieu tantôt; ce sera pour vous le moment de faire montre de vos talents. Marie? Qu'avez-vous?

La jeune femme avait blêmi si soudainement que la religieuse était persuadée qu'elle allait perdre connaissance. Elle s'empressa de la soutenir et Marie battit des paupières, inspira profondément afin de rassurer son interlocutrice.

– Ça ira. La fatigue, sans doute...

Sœur Sainte-Blandine ne pouvait deviner que le père de Marie LaFlamme avait péri en mer, du scorbut. Sur un vaisseau de sept cents tonneaux appartenant à Geoffroy de Saint-Arnaud. L'armateur qu'elle avait été forcée d'épouser. Qu'elle exécrait de toute son âme. Et qu'elle tuerait. Ce n'était cependant ni le lieu ni le moment d'y penser, et Marie redouta que la haine qui avait dû déformer brièvement ses traits n'intrigue sœur Sainte-Blandine qu'elle jugeait dangereusement perspicace.

– Vous êtes encolérée, Marie. Qu'est-ce que j'ai dit qui vous ait heurtée?

– Ce ne sont pas vos propos, c'est la maladie, c'est le scorbut qui m'insultent! Il y en a parmi nous qui sont si faibles qu'on devra les porter à votre hôpital!

– Vous confondez l'Hôtel-Dieu et le couvent des Ursulines, Marie. Ce sont les Hospitalières qui soignent... Croyez-vous que vous saurez les aider?

Marie secoua la tête même si elle se demandait comment elle supporterait le fait de partager la vie des religieuses. Elle n'avait aucun penchant pour les innombrables dévotions et

elle était dégoûtée pour un temps des lectures saintes après qu'on lui eut lu à chaque heure de la traversée des pages et des pages de textes édifiants, mais elle ignorait si elle trouverait dans les heures à venir un maître qui accepterait de l'employer quelques jours seulement, ou une famille qui l'accueillerait en attendant qu'elle voie le Gouverneur et lui expose ses projets. Elle entendait lui proposer de soigner les malades de manière indépendante, sans être attachée à une institution, mais en étant rémunérée par l'administration de la cité.

Comme le faisait Anne LaFlamme au lazaret, à Nantes.

– Mère Marie pourrait exposer votre cas à mère Catherine, la maîtresse des Hospitalières, dit sœur Sainte-Blandine. Vous n'êtes pas séculière. Mais vous pourriez peut-être agir comme servante. Nourrir les malades, les laver, balayer la salle, tirer les couvertures ou les courtines...

– Mais je sais soigner!

– Il faudrait d'abord vous entendre avec les chirurgiens établis. Que dira le chirurgien du Roi? Je connais vos talents, mais les femmes ne peuvent pas...

– Qui paie ce médecin? Je demande la moitié de ses gages pour le même travail.

– Il y a surtout des chirurgiens en Nouvelle-France. Qui sont en principe sous l'autorité du lieutenant et commis du premier barbier du Roi, Jean Madry. C'est un homme important.

– Est-ce qu'il accepte des postulants?

– En théorie. Mais les barbiers-chirurgiens qui visitent parfois les malades à l'Hôtel-Dieu ne sont guère ennuyés par Jean Madry, trop occupé à ses chicanes. Il est très coléreux...

– Qui paie ces barbiers?

– La Communauté des Habitants.

– Qui dirige cette communauté?

– Maintes gens, comme vous pouvez le supposer.

– Le Gouverneur en fait partie? C'est à lui que je parlerai. Dès qu'on aura touché terre.

– Vous rêvez, Marie, on n'approche pas M. Davaugour si aisément.

– Moi, si!

Sœur Sainte-Blandine grimaça.

– Vous devrez faire preuve de plus d’humilité au couvent! Sinon, mère Marie n’aura guère envie de plaider votre cause auprès de mère Catherine. Celle-ci est trop aimable, trop douce pour qu’on l’ennuie. Chacun la respecte et vous en ferez autant si elle vous offre le vivre et le couvert.

– Aucun gage? Comment pourrais-je payer Émeline?

– Nous trouverons une solution. Mais rappelez-vous que ce n’est pas l’appât du gain qui a poussé les Hospitalières, ni les Ursulines d’ailleurs, à vivre en Nouvelle-France.

Sœur Sainte-Blandine marqua une pause puis demanda :

– Et vous, Marie?

– Moi? Oh, moi...

– On prétend que vous êtes veuve d’un soldat du Roi?

Marie balança un instant avant de répondre :

– Je vous dirai à vous la vérité: nous étions seulement fiancés. Mais nous devons nous marier au printemps quand...

La religieuse lui dit plus doucement :

– Vous vous êtes alors embarquée sur l’*Alouette*.

– C’est ça.

– Et vous n’avez jamais eu d’enfant? Jamais porté, même si vous avez raconté que vous aviez perdu un enfant au berceau?

– Jamais, reconnut Marie. Mais si j’avais dit à Julie que je n’avais jamais enfanté, elle n’aurait pas cru que je puisse la délivrer. Elle était suffisamment terrorisée! Comme Horace Bontemps.

Marie désigna Le Duc.

– Regardez comme il est pâle depuis qu’il est monté dans cette chaloupe.

– Il ne sait pas nager.

– Il n’est pas le seul. Mais qu’est-ce qu’il fait? Il se lève! Il va...

Tomber! Marie n’eut pas le temps de crier; Le Duc hurla, sentant qu’il perdait l’équilibre, il battit frénétiquement l’air de ses gros bras, mais personne ne réussit à le retenir. On entendit un plouf! puis un grand remous, des cris de femmes, des exclamations

apeurées et les appels désespérés de Bontemps, entre deux hoquets. On vit son chapeau emporté par une vague, ses lunettes, puis Marie qui se dressait en appelant Victor. Il était déjà à l'autre bout de la barque et enjamba si aisément les passagers qu'il sauta à l'eau en même temps que Marie. Comme elle, il avait été surpris par le plongeon de Le Duc et eut ces secondes de stupeur où on regarde au lieu d'intervenir, mais il nageait maintenant vers Horace Bontemps, l'attrapait par l'épaule, tandis que Marie essayait de le soutenir par le bras en lui répétant de se calmer. Victor saisit la corde que lui lançait Michel Dupuis et disparut sous l'eau pour l'attacher à la ceinture de Le Duc. Il remonta et fit signe à Dupuis et à Souci de tirer Bontemps vers eux, pendant que Marie et lui maintenaient la tête hors de l'eau. Des passagers se tassèrent prudemment de l'autre côté de la chaloupe pour équilibrer le poids pendant qu'on remontait Le Duc, plus mort que vif, et qu'on aidait les sauveteurs à le rejoindre à bord. Marie examina rapidement Horace Bontemps, avant de se laisser tomber à côté de la femme qui tenait Noémie. Elle essora ses vêtements avec naturel, même si tous la regardaient, puis sourit à sa fille.

– Je t'apprendrai à nager ! Tu vois que c'est utile quand des imprudents s'agitent dans une barque.

Elle cligna de l'œil puis se désola de constater qu'elle n'avait pas perdu sa vilaine coiffe en plongeant. Sœur Sainte-Blandine lui offrit de se couvrir avec sa cape, mais Marie refusa.

– Il fait bien trop chaud ! Le soleil me séchera.

– C'est votre mère qui vous a montré à nager ? demanda l'Ursuline.

– Non, mon père, répondit Marie gravement. Ma mère, elle, m'a appris à délivrer les femmes.

– Elle était donc fort pieuse puisque les autorités religieuses de Nantes lui permettaient d'exercer.

Marie dodelina de la tête : oui, sa mère était pieuse, oui, les autorités l'avaient acceptée. Elle n'ajouta pas qu'elles l'avaient ensuite trahie en la condamnant au bûcher pour sorcellerie.

– Ma mère a toujours été soutenue par le père Germain, notre confesseur, qui la conseillait avec beaucoup de sagesse,

dit-elle plutôt. Un homme dépareillé! D'une grande bonté. Et d'une solide constitution.

– Une solide constitution? Est-ce bien nécessaire pour écouter les pécheurs?

– Oui, sourit Marie, le père Germain a été longtemps aumônier sur des chalutiers. Papa disait que ce Jésuite avait à bord d'un navire autant d'autorité que le capitaine.

Sœur Sainte-Blandine toussa.

– C'est un Jésuite?

– Vous ne les aimez guère. Ce n'est pas très chrétien, la taquina Marie, qui regretta sa remarque dès qu'elle vit des plaques rouges marbrer le visage de la religieuse, signe indéniable d'une forte émotion.

– Ce ne sont pas les Jésuites que je... mais...

Marie s'étonnait d'entendre l'Ursuline bredouiller. Celle-ci se reprit rapidement pour affirmer qu'elle ne nourrissait aucune haine envers les Jésuites.

– Je vous saurais gré de garder pour vous d'aussi sottes réflexions. Notre supérieure serait navrée d'entendre de telles inepties! Mère Marie met toute sa confiance en son confesseur, le père Lalemant, et elle voit souvent M^{gr} de Montmorency-Laval.

– Je vous prie de me pardonner, fit Marie aussitôt, stupéfiant la religieuse par cette inhabituelle soumission. Je ne connais ni votre évêque ni votre supérieure, mais je ne doute aucunement de leur bonne entente et j'observerai dorénavant plus de mesure dans mes propos.

– Mère Marie de l'Incarnation appréciera, dit sœur Sainte-Blandine, rassérénée quoique intriguée par la contrition de Marie. Vous vous languirez un peu de Noémie mais...

– Noémie? Je la verrai chaque soir, après avoir soigné les malades.

– Vous ne m'avez pas bien entendue: si les Hospitalières acceptent de vous recevoir alors que personne ne vous attend, il n'est pas d'usage qu'elles accueillent des familles entières. Vous ne croyez tout de même pas vous installer à l'Hôtel-Dieu avec Noémie, sa nourrice et toute la famille Blanchard?

– Je pourrais loger avec eux...
– Vous savez bien que non!
– Je ne veux pas quitter Noémie!
– Vous le devrez pourtant; vous ne pouvez pas séparer votre fille d'Émeline Blanchard. Votre fille... Si nous avions su que vous n'étiez pas veuve, vous n'auriez jamais pu adopter l'orpheline! Tout s'est fait trop vite, dans la hâte que nous avons de baptiser cette innocente. Mais vos menteries vous causeront des ennuis, je vous le répète. Savez-vous d'abord qui a engagé René Blanchard?

– Un nommé Picot.
– Germain Picot? Il habite en ville, mais il a construit une maison près de la rivière, à quelques lieues de Québec.
– Est-il riche? Il pourrait m'engager aussi?
– N'y comptez pas trop. Songez plutôt que Noémie est une bouche de plus à nourrir! Vous devrez dédommager Émeline Blanchard de son dérangement.
– Elle adore ma fille!
– Vous l'employez comme nourrice.
– Alors, on devra me verser quelque argent à l'Hôtel-Dieu si on souhaite que j'en fasse autant avec Émeline.
– Mère Catherine ne vous a pas encore vue! Aucune décision n'a été prise en votre faveur, que je sache! dit la religieuse d'un ton sec.

Marie avait une fâcheuse tendance à prendre ses désirs pour des faits accomplis. Encore un péché d'orgueil que cette façon de croire que rien ni personne ne saurait lui résister.

Sentant la désapprobation de sœur Sainte-Blandine, Marie se retourna vers Victor qui expliquait à ses compagnons qu'il avait appris à nager avec Pierre LaFlamme. Elle lui sourit d'un air complice.

– Allez! Rame! Et mets-y tout ton cœur! J'aurai tellement de bonheur à fouler la grève!